

leurs ennemis à cheval, Fabian et les deux chasseurs n'arrivèrent à Tubac que le jour même où l'expédition en était partie, c'est-à-dire qu'après avoir perdu un jour par suite de la chute de Fabian, ils n'en avaient mis que cinq pour faire environ soixante lieues.

Là, il devenait plus facile de suivre la colonne d'aventuriers retardée dans sa marche par les chariots chargés de lourds bagages ; dix jours de route avaient donc conduit les trois intrépides compagnons au même point que l'expédition. Quoique forcés par le soin de leur sûreté de suivre un chemin différent de celui qu'elle avait pris, ils avaient rarement perdu de vue les feux de ses bivouacs depuis sa sortie du préside. Toutefois, entouré comme il l'était, don Antonio n'était pas une proie facile à saisir.

Quand le coureur indien, dont nous avons parlé, eut terminé son rapport, les guerriers apaches qui composaient le conseil délibérèrent de nouveau sur la résolution qu'ils devaient prendre. Jusqu'alors, parmi les ennemis qu'ils avaient combattus dans cette dernière campagne, il n'y avait pas deux hommes à qui pût s'appliquer le portrait que l'espion avait fait de Bois-Rosé et de Pepe le Dormeur. Le plus jeunes des dix chefs, appelé à donner son avis le premier, aspira lentement la fumée de sa pipe, et dit :

— Les blancs ont tantôt les jambes du cerf, tantôt le courage du puma, ou les ruses du chacal. Ils ont su dérober leurs traces depuis deux jours à des yeux qui pourraient reconnaître celles de l'aigle dans l'air ; c'est encore une ruse de leur part de disséminer leurs guerriers sur la surface du désert ; c'est vers l'ilot de la rivière de Gila qu'il faut aller les chercher. J'ai dit.

Après un moment de silence, un des autres chefs prit la parole :

— Les blancs ont sans doute mille ruses à leur service, dit-il ; mais, ont-ils celle de grandir leur stature ? Non. S'ils pouvaient au contraire se faire si petits que l'œil indien ne pût les apercevoir, ils le feraient. Nos ennemis arrivent du sud ; ceux qu'on vient de découvrir arrivent du nord ; ce n'est donc pas vers l'ilot qu'il faut marche.

Au milieu de ces deux avis contradictoires, les hurlements des Indiens, à l'aspect de Cuchillo, éclatant tout à coup, forcèrent les chefs apaches à suspendre leurs délibérations jusqu'au moment où les guerriers qui avaient poursuivi le bandit revinrent apporter la nouvelle qu'ils avaient retrouvé la trace du camp des blancs. Alors le second chef qui avait parlé, homme d'une haute stature et d'un teint plus foncé que la plupart de ses compatriotes, ce qui lui avait fait donner le nom de l'Oiseau Noir, reprit :

— J'ai dit que les hommes qui viennent du nord ne pouvaient faire partie de ceux qui viennent du sud. J'ai toujours vu le sud et le nord ennemis l'un de l'autre comme les vents qui soufflent de ces deux côtés. Envoyons un exprès aux trois guerriers de l'île pour qu'ils se joignent à nous contre les

guerriers aux chariots, et l'Indien se réjouira de la mort des blancs par les blancs.

Mais cette alliance, que dictaient la prudence et la connaissance des hommes, ne trouva pas d'appui dans le conseil. Seul de son avis, l'Oiseau Noir dut céder, et il fut convenu que le gros de la troupe marcherait contre le camp et qu'on enverrait un détachement vers l'île.

Un quart d'heure après, cent guerriers s'avançaient dans la direction du camp, tandis que vingt autres guerriers éprouvés se dirigeaient vers l'ilot, altérés du sang des trois personnages qu'il abritait momentanément.

CHAPITRE XXVIII

LE CAMP DES CHERCHEURS D'OR

Laissons de côté pour un moment Fabian et ses deux compagnons dans l'ilot où ils ont cherché un refuge, et disons un mot de la troupe des aventuriers et de leur chef.

C'est vers la fin de leur dixième jour de marche que nous les retrouvons, après avoir payé aux Indiens sur leur route, à l'âpreté et aux obstacles sans nombre du désert, un tribut de quarante des leurs. Mais, quoique affaiblis déjà par cette diminution de leur nombre, entre ces aventuriers et les Indiens toujours prêts à défendre l'envahissement de leur territoire, les chances étaient encore presque égales. De part et d'autre, c'était la même astuce, la même habitude de suivre des traces presque invisibles. La cupidité des uns égalait aussi la férocité des autres.

Néanmoins, l'enthousiasme n'était plus aussi ardent que le jour où, après avoir entendu la messe célébrée en plein soleil au préside de Tubac pour la réussite de l'expédition, les aventuriers étaient partis en poussant des hourras de triomphe, au bruit du canon et des acclamations des habitants et de la garnison du préside.

Aucune précaution cependant n'avait été omise par don Estévan, qui semblait doué du don de tout prévoir. Jusqu'alors dans ces sortes d'expéditions chaque homme agissait pour ainsi dire isolément, ne s'en rapportant qu'à lui-même et à son cheval du soin de sa défense. L'Espagnol avait discipliné ces aventuriers et les avait forcés à l'obéissance envers lui ; les chariots qu'il avait achetés servaient de moyen de transport et de défense. C'est ainsi que voyageaient jadis les anciens peuples du nord dans leurs marches envahissantes vers le midi de l'Europe. Don Estévan avait importé cette tactique des États-Unis, dont les habitants semblent prédestinés à parcourir comme à peupler les déserts du continent américain. Aussi, sous la direction habile et puissante que ce chef avait imprimée à cette dernière expédition, aucune de celles qui l'avaient précédée n'était encore parvenue aussi avant dans le désert.

La responsabilité qui pesait sur don Estévan qu'on vient de voir entrer d'un air pensif sous la tente dressée pour lui, eût suffi seule pour ramasser